



# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIV.

Québec (Province de Québec), Juin 1870.

No. 6

**SOMMAIRE.**—LITTÉRATURE.—Poésie: *Songe et Réalité*. Hypolite Minier.—Un Souvenir des Géorgiques en Sicile.—SCIENCE: Progrès de la Marine Anglaise en 1869. H. S.—Rayons solaires pris au piège.—Le Service Météorologique en France.—EDUCATION: Considérations Pratiques relatives à l'Education Morale.—Qu'une Louange vaut mieux qu'un Coup de Balai.—De la Dignité de l'Enseignement chez les Turcs.—Ce que gagnait un Maître d'École de Province il y a moins de cent ans.—Origine d'un dicton populaire.—PÉDAGOGIE: Réflexions sur le Système Pédagogique Actuel.—Questions Grammaticales.—AVIS OFFICIELS: Ministère de l'Instruction Publique; Nominations.—Avis à MM. les Secrétaires-Tréasuriers des Municipalités Scolaires.—Diplômes octroyés par les Bureaux d'Examineurs.—Bibliothèque du Ministère de l'Instruction Publique.—PARTIS EDITORIALS: L'Instruction Publique et la Religion.—Circulaire de Mgr. l'Archevêque de Québec au Clergé de l'Archidiocèse de Québec.—Circulaire au Clergé de St. Germain de Rimouski.—Opinion de Mgr. de Angollis sur la Loi d'Education de la Province de Québec.—Quarantième Conférence des Instituteurs de la Circonscription de l'École Normale Laval. Séance du 23 Mai 1870.—Loi pour la Protection des Forêts contre les Incendies.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS: Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Sciences.—DOCUMENTS OFFICIELS: Liste des Pensions accordées aux Instituteurs retirés de l'Enseignement pour l'année 1869.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### SONGE ET RÉALITÉ.

Enfant, tu veux quitter ta paisible vallée,  
Ton beau fleuve où conduit la solitaire allée,  
Tu garenne, tes fleurs au suave parfum,  
Ton foyer où le pauvre eut toujours une place,  
Tu veux fuir à jamais un bonheur qui te lasse,  
Un bonheur trop constant qui devient importun ?

Voir reverdir le bois qu'avait jauni l'automne,  
Entendre, chaque jour, le babil monotone  
De l'onde qui jaillit du tertre qu'elle fend,  
Passer, chaque matin, quand l'oiseau te réveille,  
Par le même sentier où tu passais la veille,  
Oh! je le comprends bien, cela t'ennuie, enfant!

C'est l'idéal sans borne où ton esprit se plonge,  
C'est ce monde si beau qui l'apparait en songe,  
Avec des fleurs au sein, des perles aux cheveux ;  
C'est le bal, le festin où le nectar pétille,  
Ce sont les nuits, les jours que le plaisir gaspille ;  
Voilà, mon jeune ami, voilà ce que tu veux !

Mais tu veux plus encor, bien plus : tu veux la gloire,  
Une palme à ton front et ton nom dans l'histoire !  
Déjà l'ambition a germé dans ton cœur.  
Lutteur, qui peux à peine atteindre à la barrière,  
Il te tarde déjà de fournir ta carrière ;  
Ton œil à l'avenir jette un défi moqueur !

Pauvre enfant, fasciné par de belles chimères,  
Tu ne soupçonnes pas leurs trahisons amères !  
Au chemin de la gloire on trébuche souvent.  
Imprudent, qu'un malheur un fol orgueil entraîne,  
Te suffit-il, crois-tu, de sauter dans l'arène  
Pour maîtriser le sort et marcher triomphant ?

Jeune nige, dont le nid au bord du gouffre penche,  
Pour planer sur le mont où mugit l'aravañche,  
Tu veux braver la foudre et prendre ton essor ;  
Eh bien ! sois libre, pars, lance-toi dans la nue,  
Et, soudain, retombant sur quelque roche nue,  
Va rompre, audacieux, ton aile faible encor !

Où l'on poursuit le soleil à travers un abîme ;  
Mêle un sang noble et pur, déplorable victime !  
Au sang dont les autels de la gloire sont teints ;  
Et pourquoi ? Pour briller un moment dans la brume,  
Comme ces feux volants qu'un peuple en fête allume,  
Météores dupeurs à l'instant même éteints.

Tu veux humer l'encens de ce peuple idolâtre  
Dont les doigts aujourd'hui moulent des dieux de plâtre,  
Qui, du temple demain passeront à l'égoût ;  
Et quand tu vois ces dieux qu'une eau fangeuse roule,  
Tu te crois assez fort pour défer la foule,  
Et sur l'autel glissant, toi seul rester debout !

Insensé ! ne fuis pas le bonheur pour un rêve ;  
Ne va pas de tes jours empoisonner la sève  
En la mêlant aux flots d'un monde délirant.  
Moins notre esprit s'agite et plus la vie est douce ;  
Le limpide ruisseau qui coule sur la mousse  
Réfléchit plus d'azur que l'onde du torrent.

Qu'ils sont lourds et gênants les honneurs qu'on envie !  
Ces oripeaux cousus aux haillons de la vie  
Ne servent qu'à les rendre encore plus pesants.  
Sois-en sûr : bien des rois, que le faste environne,  
Feraient vendre à l'encan leur sceptre et leur couronne,  
S'ils pouvaient acheter ton bonheur, tes quinze ans !

Eh ! que te manque-t-il, pour désirer encore ?  
Chaque jour, sous tes pas, ne voit-il pas éclore  
Quelques nouveaux plaisirs, quelques nouvelles fleurs ?  
N'as-tu pas ce qui manque à bien des grands eux-mêmes,  
Un franc et vieil ami qui te gronde et qui t'aime,  
Qui sourit de ta joie et pleure de tes pleurs ?

Le soleil cesse-t-il de féconder ta plaine ?  
Ne vois-tu pas l'hiver ta grange toujours pleine ?  
Le pauvre n'est-il maudit le seuil de ta maison ?